

**Stéphane Cormier**

Philosophe et anthropologue

Enseignant associé à l'université de Bordeaux

Chercheur associé à l'EA 4574 « Sciences, philosophie, humanité » - Université Bordeaux Montaigne  
Bordeaux

# Penser les animaux et les frontières du vivant

**Rhizome :** *Comment la conception des animaux a-t-elle évolué chez l'humain ?*

**Stéphane Cormier :** Il importe de rappeler un point manifeste : il n'y a d'animaux et d'humains que pour les humains. Ainsi, cette dichotomie sépare, d'un côté, les humains – soit des êtres vivants qui se pensent et se spécifient comme tels – et, d'un autre côté, les animaux – soit des êtres vivants qui ne prennent pas la parole et ne s'instituent pas en tant qu'espèces. Un certain nombre de disciplines, telles que la primatologie, les neurosciences cognitives et l'éthologie se sont emparées de la question des animaux pour voir si effectivement ce sujet ne pouvait pas être étudié autrement. Ces travaux ont destitué en partie l'être humain de son piédestal narcissique. Si, nous humains, partageons des capacités analogues avec certains animaux, en termes cognitifs, sensitifs et perceptifs, cela résulte du fait que nous avons des bases biologiques, neurobiologiques avec ces êtres vivants. Ceci explique que nous partageons ces capacités en tant qu'êtres vivants. Cela nous conduit alors à traiter les animaux, d'une part, de manière moins condescendante et, d'autre part, dans un cadre moins métaphysique et théologique qui fut celui de l'échelle des êtres, à la fois cadre et critère ayant longtemps régné, notamment pour les diverses classifications spécistes et pour différencier l'humain du non humain, jusqu'à récemment.

**Rhizome :** *Quel est l'intérêt des catégorisations du vivant ? Ces catégories ont-elles été amenées à évoluer ?*

**Stéphane Cormier :** Nous avons été amenés à nous interroger sur la définition même de l'animalité<sup>1</sup> en opposition à l'idée d'« humanité », en instituant une conception de « l'échelle des êtres ». Celle-ci puise très simplement dans nos héritages judéo-chrétiens, en instaurant une classification hiérarchique et verticalisée lorsque nous parlons de « l'être humain », en plaçant ce dernier au plus près d'un dieu, ou du moins d'un ordre transcendant. Parfois, cette croyance a permis de justifier des hiérarchies classificatrices intrahumaines en termes racistes. Elle a considéré le plus souvent le reste du vivant comme étant soumis à un ordre implacable, celui d'une vision scalaire allant de l'inférieur vers le supérieur, selon les échelons qui jalonnent l'échelle des êtres. Par ailleurs, lorsque nous utilisons le lexique animalier, nous pouvons autant nous y inclure que nous en exclure. C'est pourquoi une interrogation demeure : qu'est-ce que nous souhaitons penser à travers une telle inclusion ou, à l'inverse, une telle exclusion de l'ordre animalier ?

L'inclusion est une idée très perceptible du côté des partisans du naturalisme. Les éthologues, notamment, essaient de montrer une approche éminemment évolutionniste, qui considère que nous avons plus de points communs que de différences. Les différences seraient donc à secondariser. En ce sens, l'Occident a développé des conceptions métaphysiques considérant que

nous avons, sur un plan ontologique, une spécificité propre, et ce, dans l'objectif de distinguer l'humain du reste de la nature. Quelque part, Darwin et l'évolutionnisme ont participé à remettre en cause cette approche-là, en cherchant notamment à montrer le caractère bien plus complexe de l'évolution, en affirmant que nous étions un vivant parmi d'autres vivants. Ils ont, en quelque sorte, inauguré une révolution sur la question humain-animal. Ainsi, de manière globale, les rapports entre la « nature » et la « culture » sont devenus dialectiques et dynamiques. Les cultures humaines impliquent des évolutions sur le plan que nous qualifions de « naturel » et, inversement, certains traits humains qui nous semblent naturels proviennent de sources éminemment culturelles. Les catégories existantes se révèlent donc extrêmement problématiques car les choses sont bien plus hybrides que nous le pensions jusqu'alors. Les approches issues de l'anthropologie et de l'ethnographie soulignent que les rapports entre humains et non-humains ou entre humains et animaux sont bien plus labiles, les frontières, bien plus poreuses, sans pour autant se confondre.

Ces approches nous invitent à envisager nos environnements et nos écologies de manières autres. Tout un courant de l'anthropologie contemporaine développe une anthropologie d'un « Au-delà de l'humain », comme lorsque nous cherchons à penser une anthropologie des animaux ou des forêts. Nous contour-nous alors ce paradoxe en prêtant aux entités, aux êtres « non humains », une intentionnalité, une agentivité, une subjectivité. Ainsi, il est possible de rendre compte des altérités radicales, le non-humain, au moyen de ce qui caractérise nos identités, en expliquant donc l'inconnu à partir de ce qui est déjà connu, en rendant compte du « non-moi » à partir du « moi ». Il importe de constater le fait que mettre l'humain face à des machines, à des interfaces, même vocales, peut avoir comme effet de produire de l'empathie chez certains humains. Quelque chose se joue dans la manière dont nous produisons de l'empathie.

Nous touchons ici à un angle mort, un impensé, celui de nos possibilités d'accéder et de rendre compte de l'altérité, du non humain. En effet, le fait que certains humains restent peu ou prou insensibles ou indifférents, par exemple, au sort de milliers de personnes qui tentent de survivre dans nos grandes cités urbaines, alors qu'à l'inverse, ils peuvent se mobiliser pour des situations de maltraitements animales, voire des androïdes, a de quoi profondément nous interroger. Nous assistons aujourd'hui à l'émergence du droit pour la robotique. Le fait de commencer à donner des formes de plus en plus proches de l'humain – robots anthropomorphes et androïdes –, à des éléments issus des biotechnologies et de la cybernétique, soulève de nouveaux questionnements. Pourquoi voulons-nous absolument substituer à du vivant quelque chose de non vivant ? Qu'est-ce que nous prétendons faire ? De quoi parlons-nous lorsque nous évoquons l'intelligence artificielle ?

<sup>1</sup> Premièrement, je tiens à préciser que le concept générique d'« animal » est un terme plus problématique qu'éclairant. Dans la langue française, par exemple, il n'a pas toujours existé. Avant le XIII<sup>e</sup> siècle, nous utilisons des catégories plus précises afin de spécifier tels ou tels animaux auxquels nous faisons référence (animaux d'élevage, de consommation...). Puis, le concept d'animal a recouvert le monde des « bêtes », peu à peu, entre le XIII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Nous faisons ici référence aux célèbres travaux d'Antonio Damasio, entre autres.